



Ligue des Droits de l'Enfant

Les notes à l'école

Dossier réalisé par Jean-Pierre Coenen
Ligue des Droits de l'Enfant

2019

Table des matières

Introduction	3
Evaluer, pour quoi faire ?	5
Les notes ont-elles toujours existé ?	7
Les notes, une question qui taraude encore... qui ?	10
Alors, pourquoi les professeurs tiennent-ils aux notes ?	12
Que pensent les parents des notes ?	14
Les notes antérieures des élèves influencent-elles les professeurs ?	15
Le redoublement a-t-il un effet sur l'évaluation professorale ?	16
Comment se passe la relation professeur/élève dans ce contexte ?	16
De quel type d'arrangements s'agit-il ?	17
Tous les élèves sont-ils logés à la même enseigne ?	17
Cela veut-il dire que les notes sont imprécises et productrices d'inégalités scolaires ?	18
Pourtant, les profs disent que les notes ont un « effet stimulant ». Est-ce prouvé ?	21
Si la note est inefficace, comment faire, alors ?	22
En définitive, la notation serait une maltraitance ?	23
Quelles sont les alternatives à la note ?	24
Supprimer les notes, ne serait-ce pas tromper les élèves ?	26
Comment font les pédagogies actives, qui n'utilisent pas la note ?	27
Conclusion	29

Ligue des Droits de l'Enfant
Hunderenveld 705
1082 Bruxelles
www.liguedroitsenfant.be
02/465.98.92

LES NOTES À L'ÉCOLE

« L'école actuelle veut toujours hiérarchiser; ce qui importe avant tout, c'est de différencier. Cette idée fixe de hiérarchie provient de l'emploi des divers systèmes usités pour aiguillonner les écoliers: bonnes ou mauvaises notes, rangs, punitions, concours, prix... Mais il est entendu que, dans l'école de demain, tous ces expédients seront mis au rancart, ou n'auront en tout cas plus l'importance d'autan. L'intérêt, tel sera le grand levier qui dispensera des autres. »

(Claparède, 1920)

Introduction

Avec l'évolution des droits fondamentaux, l'école a été obligée de s'affranchir des châtiments corporels ou humiliants. Terminés, les coups de règles sur les doigts, les « mises au piquet » ou « le nez dans le coin », le bonnet d'âne et le banc d'infamie.

On pourrait donc croire que les droits de l'enfant¹ sont maintenant pleinement respectés par l'Ecole. Ce ne serait qu'une illusion, un rêve éveillé, une utopie. Mieux, une naïveté coupable ! Les châtiments corporels ont été remplacés par une violence plus insidieuse, plus dévastatrice et productrice de plus d'inégalités encore : la cotation des élèves.

Bien sûr, la cotation ne date pas d'hier et elle a côtoyé les violences physiques qui, elles, sont antérieures à l'Ecole. Mais, si ces dernières ont disparu, leur violence s'est déplacée sur ce qui restait de « pouvoir » aux professeurs : les notes ! Ne pouvant plus frapper les élèves qui chahutaient ou qui ne comprenaient pas une matière, les professeurs se sont rabattus sur la dernière maîtrise qu'il leur restait : la sanction par les notes !

Cela va donc leur permettre de sanctionner non seulement la manière dont un apprentissage a été réceptionné, mais aussi l'attitude et le comportement de chaque élève durant le cours.

Autrement dit, la note a deux usages. Le premier est de se « venger » des élèves qui n'ont pas accroché au cours, qui l'ont perturbé ou été inattentifs, sans avoir à analyser les raisons de ce désintérêt (manque de « sens » de l'apprentissage, cours incompréhensible, mal expliqué, bruits, raisons extrascolaires, ...), d'autant plus que cela replacerait le professeur face à ses compétences.

Le second usage de la note est de « sanctionner » et donc de punir les élèves qui n'ont pas compris l'apprentissage, toujours sans devoir analyser les causes qui renverrait encore une fois le professeur face à ses compétences (manque de différenciations pédagogiques, de remédiation, de tutorat, ...). Or, un apprentissage ne peut pas être compris par 25 élèves grâce à une seule et même manière de l'enseigner. Si l'on veut que tous les élèves comprennent, il faut mettre en œuvre plusieurs stratégies. Pour 25 élèves, cela signifie mettre en place entre 2 et... 25 méthodes différentes ! Si on ne prend pas la peine de mettre ces approches en place, on abandonne les élèves qui ont le plus besoin d'être aidés. Il est, dès lors, facile de pratiquer la sélection. C'est donc bien un choix personnel de chaque professeur. « Je te mets en échec

¹ Voir la CIDE (Convention Internationale des Droits de l'Enfant) - ONU 1989.

parce que je suis incapable de te transmettre le savoir, mais afin de ne pas culpabiliser je t'en rends responsable ».

Edouard Claparède², cité au début, pensait que les droits de l'Enfant auraient cours au XXIe siècle. Or, s'il y a bien un lieu qui est exempt de droits, c'est l'école.

Les notes dans le quotidien de l'école sont une source importante de tensions. Nombreux sont les étudiants qui ne comprennent pas leurs notes et la conteste. Même les parents s'interrogent sur son adéquation en fonction du travail de l'élève.

Dans les écoles, les notes sont un sujet tabou³. Les professeurs se considèrent comme des experts de la cotation et ne s'interrogent jamais pas sur la manière dont ils la fabrique. Il ne faut éviter les débats en interne et taire le secret de polichinelle qu'il y a des professeurs plus « sévères » que d'autres, ce qui engendre des inégalités d'évaluations. L'Ecole est une machine à sélectionner et à amplifier les inégalités. Cette sélection se fait principalement par la note et par la complicité de professeurs qui ne se posent pas la moindre question sur leurs pratiques, et encore moins sur leur propre compétence et leur responsabilité personnelle dans la fabrication de ces inégalités.

Deux tropismes⁴ éclairent notre système scolaire au sujet des notations. Le premier se dit à la salle des « profs⁵ » : « *Ma classe est composée de quelques élèves "faibles", d'un gros ventre mou d'élèves "moyens" et de quelques élèves "forts". Cette distribution, je dois retrouver dans mes résultats !* ».

Le second tropisme s'adresse aux élèves : « *Avec les fautes que tu as faites, je n'ai pas d'autre solution que de te donner une moyenne qui te fera redoubler ton année !* » Ce sont deux « actes réflexes » (donc non remis en cause et encore moins analysés), qui vont décider de l'avenir d'un être humain. Et cet avenir va durer 70 ans. Autant d'années à souffrir de la décision inhumaine d'un être qui se prétend humain, et qu'un enfant a croisé par le plus grand des hasards dans une école pendant une petite année. Un être qui ne s'interroge pas sur sa propre humanité, qui n'aura plus jamais aucun lien avec cet élève dont il sacrifie l'avenir, et sur qui cette décision de sélection n'aura pas le moindre impact, au contraire de l'enfant qui devra porter cette marque d'infamie tout au long de son existence.

Evaluer, c'est « porter un jugement sur la valeur de...⁶ ». Quand on évalue, il s'agit bien de porter un jugement. Il y a donc à chaque fois subjectivité (jugement de « valeur ») et imprécision (approximation). Ce sont les deux caractéristiques des notes.

Ces jugements de valeur sont souvent basés sur une conception naturaliste de l'intelligence. Des enfants seraient doués pour les études et d'autres, au contraire, seraient doués pour les travaux manuels. Cette conception est régulièrement portée par les partis politiques néolibéraux qui ont une caractéristique

² Edouard Claparède était un médecin neurologue et psychologue suisse (1873-1940). Ses principaux centres d'intérêt furent la psychologie de l'enfant, l'enseignement et l'étude de la mémoire. Claparède est l'un des deux ou trois psychologues qui ont profondément nourri la psychologie de Piaget, notamment par sa psychologie de l'enfant et par sa psychologie de l'intelligence.

³ Pierre Merle. Les notes. Secrets de fabrication. PUF 2007

⁴ Tropisme : réaction élémentaire ; acte réflexe très simple.

⁵ Si, pour nous, l'école de la cotation est un lieu où il ne devrait pas être mis d'enfants, la salle des « profs » est un lieu où il ne faut surtout pas mettre d'enseignants. On y entre avec une idéologie de réussite pour tous et les doxas qui y sont véhiculées par des professeurs d'arrière-garde, vous rendent pareils à eux, discriminants, incompétents et injustes.

⁶ Le Petit Robert, 1999

commune, c'est qu'ils n'ont aucune personne compétente en matière d'enseignement dans leurs partis. A tout le moins en France et en Belgique. D'ailleurs, cette « vérité » néolibérale est tellement dépassée qu'aucun chercheur en psychologie ou en sociologie ne se lèvera pour la défendre.

Hors les écoles à pédagogie active qui, elle, ont décidé de respecter leurs élèves, La plupart des institutions scolaires persistent à vouloir attribuer une note à toute production. Pourtant, et cela a été démontré depuis plus d'un siècle, le système d'évaluation par notation est tellement subjectif qu'il ne reflète jamais le niveau réel de l'élève en matière d'acquisition des apprentissages. Jean-Jacques Bonniol⁷, professeur des universités en sciences de l'éducation, a par exemple calculé qu'il faudrait 78 correcteurs en mathématique et 762 en philosophie pour neutraliser les erreurs de calcul et améliorer l'objectivité de la notation.

La cotation est commode et ne nécessite aucune compétence pédagogique. Il ne faut pas trop réfléchir, elle est vite donnée et le nombre d'échecs déterminera la « qualité » du professeur. Elle permet de mettre les élèves en compétition et de sélectionner ceux qui ont le plus de « facilités scolaires », ceux qui proviennent des milieux les plus favorisés, tout en « criminalisant » les autres et en se débarrassant de ceux qui nécessiteraient plus d'investissement pédagogique. *C'est donc de leur faute et de celle de leurs familles qu'ils sont en échec.*

La cotation est le signe extérieur de la compétence d'un établissement scolaire. Elle est pratique : le professeur et l'école peuvent ainsi se dédouaner de leurs incompétences ou de leur idéologie de sélection sociale et, par là-même, de leurs décisions touchant à l'avenir des élèves.

Pour la plupart des parents élitistes, la « bonne » école est celle qui pratique l'échec scolaire. Pour eux, les écoles qui font « réussir » seraient « laxistes ». Ceci explique la dévotion qu'ont ces écoles et les professeurs qui y exercent par rapport à la notation.

Dans un collège français de 600 élèves, le principal a dénombré les actes d'évaluation délivrés sur l'ensemble d'une année scolaire : 90 000 notes, soit 150 par élève en moyenne. Certains professeurs évaluent et sélectionnent plus qu'ils n'enseignent.

Evaluer, pour quoi faire ?

La première mission des enseignants est de former des élèves et non d'évaluer, il faut le rappeler car souvent cette priorité est oubliée. Cependant, l'évaluation est nécessaire car on ne peut enseigner sans savoir si on l'a fait correctement. Nous devons savoir si chaque élève a compris, mais aussi comprendre pourquoi certains n'ont pas acquis le savoir transmis. Cela nous permettra de voir la manière dont on peut les aider ainsi que la manière et les types de remédiations immédiates⁸ que l'on peut mettre en place.

On distingue généralement trois types d'évaluations des élèves :

- L'évaluation formative, dans laquelle la note n'a pas de place, n'est donc généralement pas cotée. Les notes sont inutiles pour trouver ce qui fait obstacle à une démarche visée. L'évaluation

⁷ Ancien professeur des universités, Jean-Jacques Bonniol est le fondateur et ancien directeur du département des sciences de l'éducation à l'Université de Provence, Aix-Marseille (France).

⁸ La remédiuation n'a de sens que si elle est immédiate, donc placée au cœur de l'apprentissage, pendant le cours et surtout avant tout nouvel apprentissage. La postposer serait ajouter des difficultés car ce nouvel apprentissage est souvent la suite du précédent et ne ferait qu'accumuler difficultés sur difficultés.

formative est destinée à chacune des deux parties. D'abord à l'enseignant pour lui permettre de savoir s'il a fait correctement son travail et de mettre en place les remédiations, mais aussi à un élève d'apprécier l'évolution d'un apprentissage et, le cas échéant, de recevoir une remédiation ou de l'aide par tutorat. L'évaluation formative comprend aussi l'autoévaluation, par l'élève, de ses apprentissages et la capacité de détecter et de nommer ses difficultés. L'évaluation formative continuée devient finalement sommative, une fois que tous les élèves ont acquis l'apprentissage. Cela permet gain de temps et évite les évaluations-sanctions-sélection.

- L'évaluation sommative dresse un bilan. Elle fait la « somme » des savoirs appris par un élève. Ces évaluations sont souvent cotées et participent alors à la mise en compétition des élèves et à la sélection des plus « faibles ». La note est établie en fonction d'une norme, celle du professeur, de l'établissement, ou du système éducatif. Il s'agit d'une évaluation-sanction-sélection. Cependant, l'évaluation sommative peut être le résultat d'une suite d'évaluations formatives non chiffrées.
- Enfin, l'évaluation certificative, comme le dit son nom, a pour seul objectif de délivrer un « certificat » (diplôme, titre, ...). En primaire, il s'agit du CEB, en secondaire des CE1D, CE2D ou CESS. L'évaluation certificative est un outil de sélection. On ne donne un « certificat » qu'à ceux qui maîtrisent les savoirs et compétences nécessaires.

L'évaluation par la note n'est en rien une obligation. Au contraire, de nombreuses pratiques issues le plus souvent de mouvements de pédagogies actives, modifient l'évaluation cotée pour aller vers une évaluation bienveillante et empathique, permettant à chaque élève de développer une meilleure estime d'eux-mêmes et ainsi d'être encouragés et poussés vers la réussite⁹.

Mais l'évaluation est pervertie...

Loin de l'utiliser comme outil d'aide à la formation des élèves, de trop nombreuses écoles et de trop nombreux professeurs considèrent l'évaluation comme un outil de sélection dans une société où la compétitivité serait une exigence sociale majeure. Dans ce contexte dévoyé, « *l'évaluation peut contribuer à la réussite ou à l'échec des élèves* ». Selon Charles Hadji, l'évaluation prend une double forme, soit positive à travers une valorisation de l'élève en réussite scolaire, soit négative à travers la stigmatisation de l'élève en échec. Dès lors « *l'évaluation peut être la meilleure ou la pire des choses. Elle peut être un facteur aggravant pour l'échec, et un facteur encourageant pour la réussite.*¹⁰ »

Les notes sont des outils qui perpétuent les divisions entre les élèves, au lieu d'aider à les réduire. Le système d'évaluation ne fait pas son travail qui doit être d'offrir une visibilité sur les acquis réels des élèves. En France, les inspecteurs dénonçaient cette « *tyrannie de la note* » en 2005¹¹ : « *les évaluations menées souffrent d'un même défaut : un souci presque religieux de prendre pour référence la moyenne et d'aboutir à un classement, c'est-à-dire à la définition d'une situation relative et non d'une situation absolue.* »

Le trait principal du système de notation est qu'il ressemble à une distribution de type gaussien¹², en forme de cloche, avec un petit groupe d'élèves « forts », un gros ventre mou d'élèves « moyens » et un petit

⁹ Quand nous parlons de « réussite », nous ne parlons évidemment pas « d'avoir les points », mais d'avoir acquis des savoirs.

¹⁰ Charles Hadji, L'évaluation à l'école, Nathan 2015

¹¹ Les acquis des élèves, pierre de touche de la valeur de l'école ? évaluation du système éducatif - Rapport IGEN - rapport conjoint IGEN-I.G.A.E.N.R. - juillet 2005

¹² Une fonction gaussienne est une fonction en exponentielle de l'opposé du carré de l'abscisse (une fonction en $\exp(-x^2)$). Elle a une forme caractéristique de courbe en cloche. On parle aussi de « courbe de Gauss ».

groupe d'élèves « faibles ». La seule question que doit se poser le professeur est de définir le point limite. Une fois décidé, les élèves sont classés en fonction des trois critères repris ci-avant. Tout ce qui compte, c'est la « moyenne », le système ne pouvant fonctionner que s'il y a une part suffisante de notes faibles.

Les notes ont-elles toujours existé ?

L'école a existé sans la note pendant des siècles jusqu'à ce que les Jésuites¹³ créent un peu partout leurs Collèges avec, pour objectif l'émergence d'une jeunesse instruite et disciplinée, apte à assumer des responsabilités de "leadership". Au XVIe siècle, Ignace de Loyola, en fit l'instrument de la reconquête catholique (la Contre-Réforme) afin de contrecarrer l'expansion protestante sur l'un de ses terrains de prédilection: l'accès aux savoirs, religieux et laïques. Ces écoles se veulent élitistes. Il s'agit de privilégier les plus méritants et d'éliminer les autres. Il s'agira donc d'élaborer un système obligatoirement sélectif.

Pour créer l'émulation – et donc la compétition – ils vont tester différents procédés. Les collèges sont régis par un code, le *Ratio studiorum*, qui pose comme principe que *l'enseignant se doit de favoriser une honnête émulation* qui fera effet de *grand aiguillon pour l'étude*. Les collèges vont commencer par élaborer tout un système complexe de récitations, compositions, « disputes », concours, prix, joutes, devoirs écrits, révisions quotidiennes, mensuelles, trimestrielles et annuelles. Les élèves sont placés dans des groupes hiérarchisés, placés en situation de concurrence perpétuelle¹⁴.

Chez les Jésuites (...), les élèves étaient divisés en deux camps, les Romains d'une part et les Carthaginois de l'autre, qui vivaient pour ainsi dire sur le pied de guerre, s'efforçant de se devancer mutuellement. Chaque camp avait ses dignitaires. En tête du camp, il y avait un "imperator", appelé aussi dictateur ou consul, puis venaient un préteur, un tribun et des sénateurs. Ces dignités, naturellement enviées et disputées, étaient attribuées à la suite d'un concours qui se renouvelait chaque mois. D'un autre côté, chaque camp était divisé en décuries, comprenant chacune dix élèves, et commandée par un chef nommé décurion et pris parmi les dignitaires dont nous venons de parler. Ces décuries ne se recrutaient pas indifféremment. Il y avait entre elles une hiérarchie. Les premières comprenaient les meilleurs élèves, les dernières les écoliers les plus faibles et les moins laborieux. Et ainsi, de même que le camp dans son ensemble s'opposait au camp adverse, dans chaque camp chaque décurie avait dans l'autre sa rivale immédiate, de force sensiblement égale. Enfin, les individus eux-mêmes étaient appariés, et chaque soldat d'une décurie avait son émule dans la décurie correspondante. Ainsi le travail scolaire impliquait une sorte de corps à corps perpétuel (...). A l'occasion, le maître ne devait pas craindre de mettre aux prises des élèves de force inégale. Par exemple, on faisait corriger le devoir d'un élève plus fort par un élève moins fort "afin que ceux qui ont fait des fautes en soient plus honteux et plus mortifiés" (...). C'est grâce à ce partage entre le maître et les élèves qu'un professeur pouvait diriger sans trop de difficulté des classes qui atteignaient parfois deux cents et trois cents élèves¹⁵.

¹³ Lire Qui a eu cette idée folle un jour d'inventer [les notes à] l'école ? Olivier MAULINI, Enseignement primaire, Genève. Texte édité par l'association Agatha, en marge des deux débats organisés le 29 février 1996: Abolir la note à l'école: Quels effets ? & Des notes à l'école, pour quoi faire ?

¹⁴ Emile Durkheim voit dans cette machinerie classificatoire l'une des sources du génie national français.

¹⁵ Durkheim, Emile (1938). L'évolution pédagogique en France, Paris, PUF (Quadrige). P 298-299.

Au début, les maîtres comptaient les fautes et ordonnaient les copies selon le mérite. Ils transmettaient par correspondance ces résultats, parfois laconiques, aux familles. Voici par exemple le bulletin obtenu en 1780 par un interne du collège royal de Cahors (Compère, 1985):

Moeurs et religion: excellentes

Caractère: excellent, trop timide

Place sur 52 écoliers (novembre, décembre, janvier):

Thème: 27e, 39e, 35e, 26e

Version: 13e, 30e, 14e

Vers: 44e, 26e

Ces indications de rang vont être progressivement remplacées par des appréciations chiffrées : Au collège de Caen, on optera pour une échelle à 4 niveaux : 1 = bien; 2 = assez bien; 3 = médiocre; 0 = mal. En fin d'année, les classements permettront de distinguer « *le bon grain de l'ivraie* » : Les "optimi" seront promus dans la classe supérieure, au contraire des "inepti". Les "dubii" seront admis dans la classe suivante, mais à l'essai et à conditions.

Les jésuites ont ainsi inventé le favoritisme encore en vogue dans nos écoles élitistes : les "dubii" (doubleurs) restent en principe dans leur classe, sauf si la famille insiste ou si des "personnages considérables" interviennent en leur faveur. C'est en 1890 que sera officialisée, en France, l'échelle de notation des compositions de 0 à 20, seulement dans le secondaire pour les compositions trimestrielles et le baccalauréat. Elles ne sont en revanche pas obligatoires en classe, tout au long de l'année, où les professeurs font comme ils veulent. L'idée fondamentale à l'époque est de noter les compositions pour pouvoir décerner des prix. Il s'agit donc de faire des moyennes pour départager les gagnants¹⁶.

L'Etat français, en se substituant aux collèges religieux, va poursuivre le même objectif, former les élites bourgeoises sur la base de leur mérite. Les hyènes ne se mangent pas entre elles... et perfectionner la notation. Chaque cohorte va donc être « notée » et ces notes découlent du découpage imaginé par les Jésuites. Les « rangs », les « notes », les « grades » participent tous d'une sélection des élèves, les plus hautes notes étant attribuées aux élèves les plus « méritants », alors que les notes les plus basses seront attribuées aux « médiocres, insuffisants ou mauvais ».

Les « bons » élèves siégeront au banc d'honneur¹⁷, tandis que les cancrels seront relégués au banc de la honte ou au « coin ». En fin d'année, ils étaient – et sont toujours – condamnés à un infâme redoublement. Mais le maître avait-il d'autres solutions, dans des classes qui pouvaient compter jusque 200 élèves ? C'est à ce prix que la République française a pu scolariser des millions d'enfants qui ne l'étaient pas auparavant.

Notre histoire, en Communauté française, mais aussi notre école a toujours été et est toujours fortement influencée par ce qui se passe outre-Quiévrain. L'école française, encore aujourd'hui, a les mêmes faiblesses que la nôtre et les médias n'aidant pas, les professeurs belges se dédouanent de leurs pratiques de sélection et du taux de redoublement parce « *qu'on a toujours fait ainsi* ». Le « on », c'est la France et les images qu'elle nous renvoie de son propre système scolaire. Relisons « Le Petit Nicolas¹⁸ » ou plus

¹⁶ Claude Lelièvre, l'historien de l'éducation *in Supprimer les notes*, « c'est le contraire du laxisme » - Le Figaro, 11/12/2014.

¹⁷ Les bancs à l'avant de la classe, près du maître.

¹⁸ Le Petit Nicola, Sempé & Goscinny. Paris : Denoël, 1960, 120 p. et livres suivant...

récemment « L'élève Ducobu¹⁹ » mais aussi les films qui parlent de l'école en la montrant sous l'aspect sélection, ou incomptence des élèves (Rappelons-nous la série des Sous-doués, Mauvais élèves, Les Profs, Le Maître d'école, Le plus beau métier du monde, ...). Car non, « on » n'a pas toujours fait ainsi...

Depuis la Révolution française, les hiérarchies sociales ne sont plus basées sur la naissance mais sur le mérite. Du moins, c'est ce que l'Ecole voudrait nous faire croire. On sait, cependant que celle-ci discrimine les élèves essentiellement sur base des origines sociales.

D'ailleurs, l'idéologie républicaine a fait long feu. C'est Octave Gérard²⁰ qui, sous Napoléon III a mis en place un modèle d'école que nous connaissons encore aujourd'hui en Belgique, qui a ensuite été repris et généralisé à partir des années 1880 par Jules Ferry. « *La note sur 20 est choisie dans le secondaire car plus pointue que la note sur 10 du primaire. Les résultats sont théâtralisés et deviennent un moyen de discipline alors jugé très efficace. La mauvaise note est d'ailleurs une punition autorisée, au même titre que la retenue ou les devoirs.* »²¹

En 1868, Octave Gérard crée un cursus divisé en trois cycles de deux ans chacun (élémentaire, moyen et supérieur). Octave Gréard impose dans tous les cours l'enseignement simultané²². Le passage d'un cours à l'autre est alors déterminé par des examens de passage. Dès lors, un élève peut rester 4 ou 5 années durant dans le cours élémentaire. Les passages de classe en classe font office de sélection de telle sorte que seuls les meilleurs atteignent le cours supérieur, puis le certificat d'études. En 1888, seulement 30 % des élèves parviennent à terminer leur cursus sans redoublement. Comme quoi, l'école d'aujourd'hui n'a rien inventé et nous reproduisons les mêmes croyances que ces ancêtres de l'école obligatoire.

Même si, dans les années qui ont suivi, l'objectif de régression de l'analphabétisme a fait massivement diminuer le redoublement, la répartition des élèves par classe est restée inégale au début du XXe siècle. Les cours élémentaires regroupaient les élèves qui n'avaient « *pas assimilé les bases* »²³.

Sous Jules Ferry²⁴, si la scolarité devient obligatoire, les passages de classe en classe sont filtrés de telle sorte que seuls les meilleurs atteignent le cours supérieur et le certificat d'études. L'école républicaine tend à privilégier la scolarité des « meilleurs », ceux qui sont issus des meilleures familles. Les tensions avec les parents ne datent pas d'hier. A l'époque déjà, les familles s'insurgeaient sur le choix des élèves présentés aux examens du certificat d'étude primaire, l'école ne s'intéressant qu'à ses « bons » élèves et délaissant déjà les autres.

¹⁹ Ducobu des belges Zidrou (scénario) et Godi (dessins), 1992, repris par le cinéma... français.

²⁰ Octave Gréard, 1828-1904 est un pédagogue français. Il a élaboré en 1868 une nouvelle organisation des écoles primaires en trois cycles de deux ans chacun (cours élémentaire, cours moyen et cours supérieur) aboutissant au certificat d'études.

²¹ Diane Galbaud, Une pratique toujours en vogue, malgré les critiques, in Le monde de l'éducation n°344, dossier « Que valent les notes ? », Février 2006.

²² L'enseignement, dans sa forme la plus générale, peut être individuel, mutuel, ou simultané. L'enseignement simultané consiste, comme mode, à ordonner l'école de manière que tous les élèves ou du moins une partie notable des élèves puissent recevoir ensemble l'enseignement sur les diverses parties du programme. <http://www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson/document.php?id=3642>

²³ Jérôme Krop, La méritocratie républicaine : élitisme et scolarisation de masse sous la IIIe République, Presses universitaires de Rennes, 2014

²⁴ Jules Ferry est l'auteur des lois restaurant l'instruction obligatoire et gratuite. Il est ainsi vu comme le promoteur de « l'école publique laïque, gratuite et obligatoire ».

Le processus d'industrialisation en cours en Europe va entraîner une énorme demande de main d'œuvre. Le système scolaire va devoir répondre à cette demande et préparer les élèves à assumer différentes fonctions sociales tributaires de leurs compétences professionnelles et donc de leurs mérites individuels²⁵ : la sélection des élites sera un des principaux facteurs qui vont influencer durablement les pratiques d'évaluation.

L'évaluation notée a donc été pensée pour pratiquer une sélection entre les élèves, dans un objectif de formation d'« élites ». Nous en sommes toujours là aujourd'hui et, même si les professeurs n'en sont pas conscients (il suffirait pourtant qu'ils ouvrent leur ordinateur et s'intéressent un tout petit peu à la docimologie), ils participent à l'amplification des inégalités sociales. Il s'agit déjà bien d'un modèle scolaire qui tire vers le haut les plus « forts » et ignore les plus « fragiles ».

Les notes, une question qui se pose depuis longtemps :

La question de la notation interpelle les parents mais aussi les enseignants depuis ses débuts. On relèvera l'expérience du professeur Laugier en 1930. Il a recherché dans les archives de l'époque 166 copies d'agrégation d'histoire et les a faites recorrigées par deux collègues qui avaient une longue expérience, connus pour être capables de corriger méticuleusement. Ceux-ci ont travaillé séparément, sans connaître leurs appréciations respectives. Les résultats furent édifiants : la moyenne de l'ensemble des notes du premier correcteur dépassait de deux points celle du second. Les écarts de notes pour les mêmes copies pouvaient aller jusqu'à 9 points. Le premier a donné 5 à 21 copies qui ont été cotées entre 2 et 14 par le second. Le candidat classé avant dernier par l'un était second chez l'autre. Enfin, la moitié des candidats reçus par le premier étaient refusés par le second.

Laugier et Weinberg ont montré, ensuite, que la double correction est illusoire. Pour obtenir une « note exacte » (c'est-à-dire une moyenne telle que l'adjonction d'un autre correcteur ne modifierait pas sensiblement la moyenne) il faudrait 127 correcteurs en philosophie, 78 en composition française, 28 en anglais, 19 en version latine, 16 en physique et 13 en mathématiques. Autant dire qu'aucun professeur n'est capable, dans quelque discipline que ce soit, d'obtenir une « note exacte ».

Pour aller plus loin, Laugier et Weinberg en France, ont demandé à un professeur de physiologie de recorriger 37 copies - dactylographiées et anonymisées - qu'il avait corrigées trois ans et demi auparavant. Dans 7 seulement copies sur 37, il remit la même note au même devoir. Dans tous les autres cas, il y eut des divergences comprises entre 1 et 10 points. Avec cette nouvelle correction, la moitié des élèves admis à l'époque aurait été refusées 3,5 ans plus tard, tandis que la moitié des refusés auraient été admis.

Ces expériences ont été reproduites de nombreuses fois, avec à chaque fois des résultats aussi surprenants qui montrent que les élèves « faibles » peuvent être piégés par des notes catastrophiques et que celles-ci débouchent sur une dynamique de dévalorisation qui peut, à terme, devenir irréversible.

A ce titre, l'étude de Jean-Jacques Bonniol et de ses collègues²⁶, menée en 1972 est éclairante. Ils distribuèrent à deux groupes de correcteurs les copies écrites identiques, rédigées par un groupe d'élèves

²⁵ Barbier, J-M (1983). Pour une histoire et une sociologie des pratiques d'évaluation en formation, Revue française de pédagogie, n°63, pp.47-60.

²⁶ Bonniol, J.-J., Caverni, J.-P., Noizet, G. (1972). Le statut scolaire des élèves comme déterminant de l'évaluation des devoirs qu'ils produisent. Cahiers de psychologie, N°15, pp.83-92

de 6^e. Le premier groupe se vit indiquer que ces copies provenaient d'élèves de « niveau élevé », tandis que le second groupe apprit que les élèves étaient d'un « niveau faible ». Le résultat fut sans appel : les copies des « élèves forts » étaient systématiquement surcotées par rapport aux copies des « élèves faibles ». La note moyenne des élèves supposés « forts » fut de 11,16 sur 20, tandis que celle des élèves supposés « faibles » ne fut que de 9,65. Le seuil critique étant à 10, les chercheurs en ont conclu que, dans l'esprit des correcteurs, les « bons » élèves ne peuvent que bien faire et les « mauvais » ne peuvent que mal faire. Une fois encore l'effet Pygmalion²⁷ était démontré.

Alors, pourquoi les professeurs tiennent-ils aux notes ?

Fabrizio Butera²⁸ constate que, si la note peut être utilisée de manière formative, c'est loin d'être le cas aujourd'hui, car elle est essentiellement normative, « *basée sur la comparaison des élèves, qui se manifeste sous forme d'un jugement et permet de mettre en évidence la performance relative des élèves et des étudiants.* »

Il estime que ce type de notation est ancrée dans les écoles élitistes car elle convient bien aux professeurs et au système en raison de quatre présupposés, les « quatre M » que constituent « *la Mesure, le Marché, le Mérite et la Motivation.* »

Premier présupposé : la « Mesure ». La note permettrait de mesurer simplement et clairement les apprentissages. Il s'agit bien d'un présupposé car c'est une illusion. La réalité, continue Fabrizio Butera, c'est que « *les notes mesurent la performance et non l'apprentissage* ». La note rend compte du résultat à une épreuve donnée et non pas de l'évolution des résultats entre les deux épreuves.

Second présupposé ou illusion professorale : le marché ! La société est compétitive, nous devons préparer nos élèves à pouvoir affronter (et gagner) ce système de punitions et de récompenses qu'ils rencontreront au cours de leur carrière professionnelle. Fabrizio Butera rappelle opportunément que « *l'incitation à la compétition amène à apprendre moins que ce que l'on pourrait et à développer des comportements antisociaux* », comme la triche ou la rétention d'information (pour pénaliser ses camarades). La compétition à l'école conduit à la malhonnêteté intellectuelle. Dans un système où c'est « marche où crève », on ne collabore qu'avec le système. Pas avec ses pairs qui sont des concurrents pour les rares places éligibles.

Un petit mot sur la « triche ». Elle s'apprend très tôt, dès le tout début de la première année d'école primaire. Elle est la résultante des pratiques professorales et de la pression qu'elles mettent sur les enfants et sur les familles qui la répercutent. La triche est en fait un « *moyen adaptatif de survivre à la pression de devoir réussir en surpassant les autres* ». L'élève n'étudie plus pour apprendre, mais pour avoir des points... et des points supérieurs à une majorité des autres élèves. Une affirmation que semblent confirmer les professeurs, même dans le supérieur : « *La notation en classe préparatoire relève du 'tri' et non de 'l'évaluation', d'ailleurs les élèves ne viennent plus quand la dernière note est tombée* » regrette Nicolas Truong²⁹.

²⁷ Sur l'effet Pygmalion, se référer au chapitre « Connaissance des notes antérieures des élèves » de ce dossier.

²⁸ Fabrizio Butera, La menace des notes, in Fabrizio Butera, Céline Buchs, Céline Darnon (dir.), L'évaluation une menace ? PUF, Paris, 2011.

²⁹ Nicolas Truong, Mathématiques et français : la théorie de la relativité, in Le Monde de l'éducation n°344, dossier « Que valent les notes ? », Février 2006.

Troisième idée préconçue : le Mérite. Selon les professeurs, la note ferait avancer les élèves en fonction de leurs résultats et non en fonction d'autres considérations comme l'origine sociale. En d'autres termes, comme professeur, je suis juste et je ne pratique pas de sélection sur base de l'origine, de ma sympathie, du comportement de mes élèves ou des 'dys'-parités de mes élèves ? Le problème, c'est que les notes réintroduisent surtout des inégalités. En effet, et cela a largement été démontré, les savoirs et savoir-faire dépendent prioritairement du milieu d'origine de l'élève. « *Les groupes sociaux défavorisés sont entravés par des facteurs tangibles, comme l'accès aux ressources, et des facteurs symboliques, comme les stéréotypes dont ils sont affublés* ».

Quatrième et dernière (dés)illusion, le présupposé de la Motivation. Au mieux, la note enthousiasmerait les élèves, ou au pire, les motiverait. Jolie justification de ce pouvoir que s'arrogent les professeurs, celui de la « carotte et du bâton ». Cela motive peut-être les élèves, répond l'auteur, mais à quoi ? La note augmente en effet « *le but de performance-évitement* » qui est le désir de ne pas réussir moins bien que les autres, mais au détriment du « *but de performance-approche* » qui est, lui, le désir de réussir mieux que les autres. Une motivation aussi peu ambitieuse n'est certainement pas un vecteur d'émulation entre les élèves.

Enfin, au bout de cette énumération de présupposés, Fabrizio Butera conclut par ce qui a été démontré depuis des décennies : tout ceci produit surtout un cinquième M : la Menace.

En effet, la note « *menace le sentiment de compétence de soi* » prioritairement pour les élèves ayant une histoire d'échec scolaire ou de mauvais résultats. « *Même les bons élèves sont menacés et baissent dans leurs résultats dès lors qu'ils sont confrontés à un échec.* ». La preuve en est que les bonnes notes sont relativement rares. Elles ont pour but de ne former que les élèves supposés les « meilleurs », donc de sélectionner.

La note est une menace pour les élèves, qu'ils soient injustement étiquetés comme « bons » ou « médiocres ». Cette note, celle de ce professeur qu'ils ne sentent pas et qui, le prenant de très haut, les juge incapables ou fainéants, a des conséquences considérables pour leur avenir. « *Tant que les notes seront utilisées, dans la grande majorité des cas, pour rendre visibles les différences entre élèves, les comparer et in fine faciliter le processus de sélection, elles ne produiront que de la menace et des réactions de 'survie' scolaire* ».

Outre que c'est un système simple et non fatigant à mettre en place, les professeurs tiennent à la note car elle a trois fonctions qui les arrangent plutôt bien, et que nous avons déjà effleurées ci-avant :

1. Il leur permet de récompenser ou de punir les élèves pour leur travail et leur comportement scolaire (voir les notes de « conduite ») ;
2. Il leur permet d'établir une comparaison entre les élèves, imaginant – à tort, mais les doxas ont la vie dure dans les salles de profs – susciter l'émulation ;
3. Il renseigne les parents et la hiérarchie scolaire et les collègues sur les « mérites » ou les « démerites » de chaque élève et permet ainsi les sanctions (prix, félicitations, blâmes, passage dans la classe supérieure = félicitations, redoublement ou orientations = punitions)

L'élève qui veut réussir devra obligatoirement adopter une attitude qui réponde aux attentes du maître, ce qui est bien pratique pour assurer l'ordre de la classe.

Que pensent les parents des notes ?

Nombreux sont les parents qui se comportent comme des consommateurs attendant une note comme on attend un salaire « Tout travail mérite salaire... ». C'est ce qu'ils ont appris quand ils étaient sur les bancs de l'école et visiblement celle-ci ne leur a pas appris à remettre les dogmes en question. Bref, ne leur a pas appris à réfléchir.

Les parents tiennent aux notes parce qu'il s'agit d'une course. Les premiers arrivés seront les mieux servis, ils auront les meilleurs diplômes. Ils ont été formés ainsi. Leurs propres parents leur ont mis la pression durant toute leur scolarité et cette dernière n'a tourné qu'autour de la note. Ensuite, ce ne sont pas des professionnels de l'éducation et ils n'imaginent pas qu'il est possible d'évaluer autrement (la plupart des professeurs non plus, d'ailleurs). Et, quand par hasard, ils sont confrontés à un système qui ne donne pas de notes, ils perdent pieds « Comment vais-je savoir si mon enfant connaît ses matières ? ». La note est tellement facile à comprendre : on a réussi plus ou moins brillamment ou on est en échec. Du moins, le croient-ils.

La faute en revient aux établissements scolaires et aux professeurs pour qui la note est un système d'évaluation facile et rapide. Il ne leur est pas nécessaire de se lancer dans des explications et encore moins de réfléchir à des solutions pour aider leurs élèves en difficultés. En mettant une note, ils « sanctionnent » un être humain en le mettant en concurrence avec ses pairs. En somme, ils le responsabilisent de leurs incompétences à transmettre les savoirs à tous les élèves.

Une fois que les parents sont confrontés à un système qui ne met plus leur enfant en compétition avec les autres et qui ne produit plus d'échecs, la plupart y adhèrent et le trouvent mieux que les points. En effet, ceux-ci sont souvent incompréhensibles et sources de questionnements jamais apaisés car l'école n'est jamais disponible pour se justifier. Les parents sont aussi très critiques. Ils ne comprennent pas les évaluations qui sanctionnent trop durement les élèves, ou les professeurs qui passent plus de temps à les évaluer qu'à les former. »

Les notes antérieures des élèves influencent-elles les professeurs ?

Il est vrai que certains professeurs cherchent à connaître les notes reçues par leurs élèves les années précédentes. En général, ils invoquent l'importance d'anticiper l'échec ou la réussite de leurs élèves. Or, toutes les recherches ont démontré que cette information favorise des « biais de notation³⁰ », c'est-à-dire des erreurs systématiques d'évaluation du niveau de la copie en raison des attentes négatives ou positives créées par ces informations. Et rappelons-nous l'effet Pygmalion³¹. L'expérience a été faite dans les années 60 à l'école primaire d'Oak School dans la région de San Francisco, durant toute une année. Le psychologue Robert Rosenthal, qui cherchait comment on pouvait aider à progresser des élèves d'origines socioculturelles défavorisées et en difficulté d'apprentissage. Il a eu l'idée de faire admettre aux professeurs que certains de leurs élèves, choisis au hasard, étaient surdoués.

Au début de l'année scolaire, les chercheurs ont fait passer des tests d'intelligence à tous les enfants. Ils ont fait croire aux instituteurs qu'il s'agissait d'un tout nouveau test destiné à détecter les élèves

³⁰ Pierre Merle. Les notes. Secrets de fabrication. PUF 2007

³¹ Rosenthal, Robert, and Lenore Jacobson. « TEACHERS' EXPECTANCIES: DETERMINANTS OF PUPILS' IQ GAINS. » Psychological reports 19.1 (1968): 115-118. Traduction française : Pygmalion à l'école, Paris, Casterman 1972

susceptibles de progresser de manière spectaculaire pendant l'année à venir. Ils ont alors sélectionné au hasard 5 élèves par classe, et ils ont annoncé aux professeurs qu'il ne serait pas surprenant qu'ils fassent des progrès inattendus pendant l'année.

A la fin de l'expérience, Robert Rosenthal et son équipe ont constaté que les élèves désignés comme « prometteurs » avaient en moyenne beaucoup plus progressé pendant l'année que les autres. En plus d'avoir mieux réussi au test, ces élèves « élus », qui avaient été choisis au hasard, ont été jugés par leurs professeurs comme plus performants et plus agréables que les autres.

L'explication donnée par Rosenthal pour expliquer ces résultats est celle de la « prophétie auto-réalisatrice ». Si un professeur pense qu'un enfant est particulièrement doué, son attitude envers lui changera. L'enfant se sentira plus en confiance, plus motivé, travaillera plus et au final progressera mieux.

Dans le même ordre d'idées, Seaver³² s'est intéressé aux résultats scolaires des cadets de familles. Il a constaté que quand ceux-ci n'avaient pas eu le même professeur que leur aîné, les résultats des cadets n'étaient pas affectés. Au contraire, quand ceux-ci avaient eu le même professeur que leur aîné et que celui-ci avait été un « bon élève », cela avait un effet de contagion sur les résultats du cadet.

De manière générale, les professeurs adhèrent à une constante du niveau des élèves. On est « bon » ou on ne l'est pas une fois pour toute³³ ! Dès lors, le cursus antérieur d'un élève est un élément central pour un professeur qui veut savoir à l'avance des difficultés ou des facilités de celui-ci, face à la matière qu'il donne. La trajectoire de l'élève sera ainsi définie dès le début de l'année scolaire et dédouanera la responsabilité pédagogique du professeur qui n'aura plus qu'à en rendre responsable l'élève lui-même et sa famille. Ce sont avant tout les connaissances initiales qui détermineront les résultats finaux de l'année scolaire : « *Il avait déjà des lacunes avant d'être dans ma classe* ». Le professeur ne s'interrogera pas sur l'incompétence ou non de son prédécesseur, ni sur l'origine des difficultés supposées de l'élève ainsi que des aménagements raisonnables à mettre en place pour combler ces difficultés scolaires.

Le redoublement a-t-il un effet sur l'évaluation professorale ?

De manière générale, l'image du redoublant est particulièrement négative auprès du corps professoral. Avant même le début de l'année chacun s'enquiert de savoir combien il y a de redoublants dans chaque classe qu'il a en charge et les commentaires désabusés du genre « encore une classe qu'il va falloir tirer » sont fréquents en salle des profs.

L'idée que le redoublement d'un élève incombe surtout à leurs prédécesseurs ne leur vient jamais à l'esprit. L'image du redoublant est tellement négative dans l'esprit des professeurs qu'à niveau de connaissances comparables mesurées dans des épreuves standardisées corrigées par ces mêmes professeurs, les élèves plus âgés « obtiennent un point de moins par années d'âge³⁴ ». A niveau de connaissances comparables, les redoublants sont clairement confrontés au délit de sale gueule !

Rappelons que le redoublement est un choix du système et donc des professeurs eux-mêmes. En Belgique, 47,1 % des élèves ont redoublé à 15 ans, contre 1,1 % en Islande et... 0 % en Norvège. Il s'agit non d'une

³² Seaver W. B. Effects of naturally inclined teacher expectancies, *Journal of Personality and social Psychology*, 28, 333-342 (1973)

³³ Noizet et Caverni, 1978

³⁴ Duru Bellat et Mingat, 1993, 131

vérité pédagogique mais d'un choix « humain », dépendant uniquement de compétences ou d'incompétences professorales. Un professeur est-il capable de faire réussir tous ses élèves, ou est-il seulement capable de mettre ceux qui ont des difficultés en échec ? En Communauté française de Belgique, la réponse est claire pour la majorité des professeurs. Rappelons aussi que plus le redoublement est précoce, plus l'avenir des élèves est compromis.

Comment se passe la relation professeur/élève dans ce contexte ?

Pierre Merle³⁵ a pu démontrer que la note est, non pas l'évaluation d'une compétence menée par une personne dont la légitimité est assurée par un diplôme, mais qu'elle ne répond que formellement à la définition usuelle d'application d'un barème.

Professeurs et élèves sont, durant une année et plusieurs heures par semaine, dans un face-à-face qu'il leur est impossible d'éviter. *Cette relation est productrice d'ajustements, de concessions et de négociations des personnes en présence. La note n'est pas une mesure des compétences. Elle est aussi une médiation entre des professeurs et des élèves (...) prisonniers d'une situation imposant des tentatives de domination et de soumission*³⁶.

Les pratiques de notation ne sont pas des mesures automatiques du niveau des élèves, mais sont le *produit de stratégies et de contraintes spécifiques : proportion des élèves des deux sexes dans la classe, âge moyen, pourcentage de redoublants, origine socioprofessionnelle, discipline enseignée, niveau de compétences, type d'établissement, etc. (...) ces contextes scolaires sont en relation avec des processus de fabrication sur la note fondée sur différents types d'arrangements.*

De quel type d'arrangements s'agit-il ?

On sait combien, dans un système frontal, gérer une classe peut s'avérer difficile pour les professeurs, surtout en début de carrière. L'arrangement est donc directement lié à ce besoin de tenir la classe « en ordre ». Ce recours aux notes est un détournement de l'évaluation vers les sanctions. Les zéros pour comportement estimé « inadéquat » ne sont pas rares et relèvent de l'injustice la plus profonde, mais ils existent encore au XXI^e siècle dans le chef de professeurs incapables de gérer une classe. Ils ont évidemment une incidence sur les résultats des élèves alors qu'ils ne reflètent en rien leurs compétences scolaires. Pire, ils démotivent de par leur injustice. L'interrogation surprise relève de ce registre d'évaluations détournées en sanctions, ce type d'évaluation débouchant fréquemment sur de mauvaises notes.

Certains arrangements sont directement négociés avec les élèves. Lorsqu'une évaluation s'est révélée trop compliquée, les élèves négocient et obtiennent parfois le retrait de la note, ou son maintien, comme lors d'une évaluation qui aurait été retirée car jugée trop facile par le professeur.

Pierre Merle relève deux modalités principales à l'arrangement sur les notes :

La première est à usage interne et quasi-secrète. Elle est destinée directement aux élèves et contribue à façonner l'autorité symbolique du professeur. Il s'agit, par exemple, d'arrangements avec les notes d'un

³⁵ Pierre Merle. *Les notes. Secrets de fabrication.* PUF 2007

³⁶ Pierre Merle. *Ibid.* p 54

élève qui n'ira pas rapporter à ses pairs une pondération à son avantage. Cela reste « entre soi ». En cas de contestation future, le professeur pourrait toujours les restaurer.

La seconde modalité est à usage externe. C'est ce qu'André Antibi appelle la « Constante macabre³⁷ ». Il s'agit de montrer à la direction, aux collègues et aux parents que le professeur préserve une moyenne et une distribution des notes conforme à la notation dominante dans l'établissement. C'est celle qui détermine qui sont les « bons » et les « mauvais » élèves. Mais selon Merle, elles dépendent aussi de la discipline, de la section d'enseignement et de l'établissement. Si les notes sont trop bonnes, le professeur sera amené à imposer un contrôle difficile pour en faire baisser la moyenne. A l'inverse, si la moyenne est trop basse, le professeur dispose d'une possibilité d'arrangements internes qui peut être négociée avec les élèves.

Les arrangements sur les notes sont des stratégies professorales qui tiennent des négociations avec les élèves et doivent inciter au travail, maintenir l'ordre dans la classe et « se faire respecter ».

Tous les élèves sont-ils logés à la même enseigne ?

L'arrangement des notes dépend aussi de l'histoire du correcteur. Si, au cours de la correction d'une pile de copies, il en vient à se rendre compte que les notes sont particulièrement basses et qu'il ne peut souffrir une moyenne aussi basse, il peut, pour ses dernières copies avoir tendance à noter plus large, afin d'avoir une moyenne de 65 ou 70 %. Une telle manière d'évaluer est liée à l'histoire personnelle des professeurs, à un engagement politique progressiste (conservateur vs réactionnaire), voire à leur origine sociale. Pour sauver le niveau global de la classe, un professeur peut modifier son barème de notation en cours de correction, voire recommencer la pile de corrections afin de s'assurer d'être plus juste vis-à-vis de tous.

Pour Emile Durkheim³⁸, l'arrangement des notes est une façon de sanctionner et de gratifier les élèves, de « combattre les uns, d'utiliser les autres. » Rien n'a changé en un siècle ! La note est trop souvent utilisée pour sanctionner le comportement scolaire d'un élève en fonction de l'image qu'il renvoie : studieuse ou non. Ainsi, une faute sera considérée comme une « étourderie » pardonnable chez le « bon » élève, tandis qu'elle sera sanctionnée sans état d'âme – et peut-être avec un sentiment de vengeance – chez le supposé « mauvais » élève. En outre, les copies des « bons » élèves sont survolées car considérées d'emblée comme bonnes, tandis que les copies des élèves plus « moyens » sont analysées en vue d'y trouver la « petite bête » qui le mettra en échec ou lui donnera une note basse moyenne.

Pierre Merle a mis en évidence le comportement des lycéens scolarisés en première³⁹, en fonction de leur sexe et de la discipline. Les filles cherchant à se faire « bien voir », en bavardant pas ou peu. Les garçons n'ont pas de telles préoccupations. Ce comportement des jeunes filles est associé pendant l'année scolaire, pour une majorité d'entre elles, à une notation supérieure à la notation obtenue aux épreuves anticipées⁴⁰ de français. Les garçons, au contraire, obtiennent de meilleures notes au baccalauréat par rapport à celles obtenues pendant l'année.

³⁷ André Antibi, 2003 *La constante macabre ou comment a-t-on découragé des générations d'élèves ?* Ed Math'Adore.

³⁸ Emile Durkheim, 1858 – 1917, sociologue français considéré comme l'un des fondateurs de la sociologie moderne.

³⁹ Merle 1993

⁴⁰ Les épreuves anticipées de français, EAF ou Bac de Français désignent les épreuves que les élèves passent à la fin de la classe de première générale et technologique en France, et dont les résultats sont pris en compte l'année suivante, pour leur baccalauréat

La sur-nota^{tion} des filles et la sous-nota^{tion} des garçons sont clairement liées à leurs comportements scolaires qui témoigne d'une forme de récompense ou de sanction de la part du professeur qui les a notés. En cherchant à se faire bien voir, les filles infléchissent l'évaluation des professeurs, que cela arrange bien. Il est plus facile de gérer des élèves silencieux, dociles, et calmes que d'autres pleins de vie et qui le revendiquent.

La note est un élément central de l'autorité du professeur. La note est « thérapeutique⁴¹ » mais pour « certains » élèves seulement. Tous les élèves ne méritant pas d'être encouragés.

Cela veut-il dire que les notes sont imprécises et productrices d'inégalités scolaires ?

Pour répondre à cette question, il nous faut passer par la case « docimologie ».

La docimologie est la science portant sur les épreuves et les examens. Ce terme fut inventé dans les années 1920 par le psychologue Henri Piéron. Il est dérivé de deux termes grecs : δοκιμή (dokime), examen et λόγος (logos), mot ou raison. Piéron croyait en la nécessité d'adapter l'évaluation aux besoins individuels des élèves.

La docimologie a, depuis, largement démontré l'inefficacité de la note sur les apprentissages des élèves et l'incapacité qu'ont des êtres humains de coter honnêtement et impartialement les travaux d'élèvres.

De nombreux facteurs biaisent les notes des professeurs, sans même qu'ils cherchent à les analyser, alors qu'ils sont, par définition, des enseignants-chercheurs. Mais les doxas⁴² ont tellement cours dans les salles de profs que nous devons le faire pour eux.

On sait depuis de nombreuses années que les notes sont imprécises. C'est simplement humain, aucun professeur au monde n'est capable d'évaluer de la même manière tous les éléments d'une pile de copie dont les résultats ne sont pas purement mathématiques. Comme nous l'avions dit en introduction et comme le rappelle Pierre Merle relève que dès 1936 : « *Henri Laugier et Dagmire Weinberg avaient conclu que pour obtenir la 'note vraie', il fallait recourir à la moyenne de 13 correcteurs en mathématiques, 78 en composition française, 127 en philosophie* ».⁴³

Et même en mathématique, qui se veut une science « exacte », la note peut être imprécise. « *Chacun est persuadé qu'en maths, les copies sont soumises à l'universalité de la raison et à l'uniformité de la notation, or même s'il s'agit sans conteste de la discipline scolaire 'la plus égalitaire', il existe parfois entre collègues 'de fortes disparités'. Barème, présentation, mise en valeur du résultat ou du raisonnement, les professeurs sont loin d'être à l'unisson.* »⁴⁴ »

⁴¹ Pierre Merle. Les Notes Secrets de fabrication. *ibid.*

⁴² Ensemble des opinions reçues sans discussion, comme évidentes, dans une civilisation donnée, dans ce cas-ci nous citons le monde de l'enseignement, que ce soit en interne mais aussi en externe, chez les parents qui ont ou non vécu l'échec scolaire. Cela dit bien de la compétence de l'école, incapable d'enseigner tant à ses élèves qu'à ses propres professeurs qu'il faut avant tout avoir un esprit critique, capable d'analyse. C'est évidemment le syndrome du chat qui se mord la queue... comment un prof non éduqué à l'esprit critique par l'Ecole durant ses études pourrait-il éduquer ses propres élèves ?

⁴³ Pierre Merle, Sociologie de l'évaluation scolaire, PUF Collection, Que sais-je n° 3278, 1998.

⁴⁴ Nicolas Truong, Mathématiques et français : la théorie de la relativité, in Le Monde de l'éducation n°344, dossier « Que valent les notes ? », Février 2006.

Le « jugement scolaire » que constituent les notes et appréciations est entaché de nombreux éléments qui empêchent l'objectivité du professeur. La notation, qui compare plus qu'elle n'est objective, biaise la réalité et produit de l'inégalité scolaire.⁴⁵

Pour commencer, l'ordre des corrections est le premier élément qui influe sur la note. Après la correction d'une « bonne copie », le correcteur a tendance à noter plus sévèrement la suivante et inversement⁴⁶. Généralement, les premières copies sont surévaluées, les dernières sous-évaluées.

Impossible, en outre, de supprimer l'affectivité dans la notation. « *Si l'élève est fin, s'il fait une faute qui énerve le professeur, si l'on apprécie ou pas l'élève, si la copie arrive au bon ou au mauvais moment sur le bureau. »⁴⁷*

Il faut aussi compter sur la culture de l'établissement où les professeurs seraient les « sujets » d'une acculturation implicite.

Le sociologue François Amadieu⁴⁸ relève ce que chacune et chacun de ceux qui sont passés par l'école ont compris à travers leurs tripes, la notation « à la tête du client » est plus répandue qu'on n'ose le dire. Notamment en termes d'apparence physique. « *Les professeurs partagent la croyance inconsciente que les enfants les plus séduisants seront aussi ceux qui réussissent le mieux leur scolarité. Cette conviction entraîne l'intérêt accru du professeur pour l'élève considéré comme un « jeune à potentiel ». De ce fait, les évaluations de son travail seront plutôt bienveillantes et il ne lui sera pas trop tenu rigueur de ses éventuels dérapages ou de son indiscipline. ».*

Plus accablant encore, le jugement scolaire renforcerait les disparités des élèves et ce, dans tous les domaines. Il existe de nombreux biais sociaux de notation : sexe de l'élève, redoublant ou non, âge, origine sociale, historique scolaire, niveau scolaire mais aussi niveau de la classe et de l'école. Sans oublier... son prénom. Dans une étude⁴⁹, D. Hunter Gehlbach, directeur de recherche à Panorama Education a démontré que les enfants étaient évalués différemment selon la manière dont leur prénom était perçu par leurs professeurs. Ils ont démontré qu'un même travail se voyait attribuer une note supérieure quand son « rédacteur » portait un prénom « socialement désirable ».

« L'effet de halo » influence certains professeurs : la notation des professeurs dans une matière donnée serait influencée par les performances de l'élève dans d'autres matières. « L'effet de contexte » quant à lui amènerait les professeurs « à juger du niveau d'un élève comparativement au niveau de ses pairs. Un élève sera jugé plus sévèrement dans une classe forte que dans une classe faible. » Sans oublier la théorie

⁴⁵ Jean-Yves Rochex et Jacques Crinon (dir.), *La construction des inégalités scolaires, Au coeur des pratiques et des dispositifs d'enseignement*, Presses Universitaires de Rennes (PUR), 2011.

⁴⁶ Pierre Merle, auteur de l'essai « *L'école française et l'invention des notes. Un éclairage historique des polémiques contemporaines* » [archive], *Revue Française de Pédagogie*, n°193, 2015, p.77-88.

⁴⁷ Nicolas Truong, *Mathématiques et français : la théorie de la relativité*, in *Le Monde de l'éducation* n°344, dossier « Que valent les notes ? », Février 2006.

⁴⁸ Cité in *Le temps*, <https://www.letemps.ch/economie/lecole-supprimons-notes>

⁴⁹ Hunter Gehlbach, Maureen E. Brinkworth, Aaron M. King, Laura M. Hsu, Joe McIntyre, Todd Rogers - *Creating birds of similar feathers - Leveraging similarity to improve teacher-student relationships and academic achievement* 2013

de la « constante macabre », dont nous avons déjà parlé⁵⁰, et qui montre les effets pervers d'une culture de l'évaluation dans laquelle les notes classent immuablement les élèves en différents groupes de niveaux.

On l'a déjà dit, le fait d'avoir le statut de redoublant est très souvent discriminant : « *A performances scolaires égales, les redoublants sont jugés plus sévèrement que les non-redoublants, ce qui pose d'ailleurs la question de l'intérêt du redoublement puisque celui-ci amène à une stigmatisation des élèves en difficulté qui se doivent d'obtenir de meilleurs résultats que les élèves non-redoublants.* »⁵¹

N'omettons pas les différences de maturité dont les professeurs ne tiennent pas compte. Entre un élève né le 1^{er} janvier et un autre né le 31 décembre et qui se retrouvent forcément dans la même classe, il y a un an de différence. Et ne parlons même pas des enfants prématurés, voire grands prématurés qui sont, par définition, encore moins matures et dont le développement intellectuel est moins avancé. Un élève né en décembre sera évalué avec les mêmes exigences que sa ou son camarade de classe âgé d'un an de plus que lui. Ce sont les élèves nés en décembre qui redoublent le plus et/ou qui seront orientés vers les filières de relégation. En résumé, onze mois de maturité en moins sont presque aussi discriminants que le fait d'être un fils d'ouvrier plutôt qu'un fils de cadre.

Enfin, le fait de ressembler, ou du moins d'avoir des points communs avec son professeur permet de mieux réussir ses études⁵². Selon cette étude, il semblerait que lorsque les professeurs et leurs élèves savent qu'ils ont cinq points communs, leurs relations en sont améliorées. Les professeurs reconnaissent interagir le plus souvent avec les élèves dont ils se savent les plus proches. En effet, ces élèves finissent le semestre avec des notes plus hautes.

Une confusion existe entre les compétences sociales et scolaires dans la notation. Les professeurs « *vont valoriser les élèves exhibant des comportements, attitudes ou jugements en accord avec les principes véhiculés par le système éducatif.* »⁵³ C'est le cas de qualités sociale reconnues à la fois par l'Ecole et la société comme la politesse ou l'internalité (L'élève qui explique ses faiblesses par des causes internes et individuelles sera plus favorablement jugé).

L'imprécision de la notation est devenue encore plus criante avec l'évaluation des compétences. « Comment noter une notion aussi floue ? », demande Vincent Carette⁵⁴ qui souligne que pour ce faire, trois conditions doivent être respectées à savoir que les tâches proposées soient complexes, inédites et fassent appel à des procédures effectivement enseignées en classe. « *De fait, le respect de ces conditions conduit d'une certaine manière à disqualifier les épreuves d'évaluation 'classiques' qui ne proposent pas de tâches complexes à résoudre, mais de nombreuses questions (items) à réponse courte ou à choix multiples qui sont nécessaires pour mesurer la validité et la fiabilité statistique des épreuves. Par suite, on peut affirmer que vouloir contrôler le système éducatif sur la base d'épreuves valides et fiables statistiquement s'oppose à la réalité des contraintes imposées par la notion de compétence qui, en prônant la confrontation des élèves à des tâches complexes et inédites, conduit à la construction d'épreuves ne présentant pas les garanties statistiques défendues par les concepteurs d'épreuves nationales ou internationales.* ». De ce fait, conclu Vincent Carette, la Fédération Wallonie-Bruxelles est dans une

⁵⁰ André Antibi, La Constante macabre ou comment a-t-on découragé des générations d'élèves ?, éditions Math'Adore, 2003.

⁵¹ Fabrizio Butera, Céline Buchs, Céline Darnon (dir.), L'évaluation une menace ? Presses Universitaires de France (PUF), Paris, 2011.

⁵² étude conduite par le Panorama Education, relayée par The Atlantic

⁵³ Fabrizio Butera, Céline Buchs, Céline Darnon (dir.), *ibid.*

⁵⁴ Vincent Carette, Les compétences brouillent la vue du pilote, CGé, Traces de Changements n°196, juin 2010.

situation où elle propose des épreuves externes nationales ou internationales qui restent construites selon le principe classique de nombreux items, mais défend un discours pédagogique prônant la confrontation des élèves à des situations complexes. « *Ceci entraîne des messages contradictoires auprès des acteurs de l'école qui conduisent de nombreux professeurs à remettre en question la légitimité d'une approche qui leur apparaît floue.* »

Dis-moi où tu enseignes, je te dirai comment tu notes. La note ne prend son sens que mise en perspective dans l'établissement, la classe ou même le moment où elle est délivrée. Bon nombre de professeurs se plient plus ou moins consciemment à la culture de leur école. Ces pratiques sont différentes selon l'établissement dans lequel ils donnent cours. Dans une classe forte, le maître sera plus exigeant que face à une classe réputée plus faible. La culture de la note n'est pas la même dans deux écoles et dans la tête des parents d'élèves. Nombre de professeurs seraient ainsi les « sujets » d'une sorte d'acculturation implicite.

Pourtant, les profs disent que les notes ont un « effet stimulant ». Est-ce prouvé ?

Selon Pierre Merle⁵⁵, « *Cette idée est diffusée surtout par les anciens bons élèves. Les plus de 100 000 élèves sortis sans diplôme du système éducatif n'ont pas du tout été motivés par la suite continue de mauvaises notes recueillies au cours de leur brève scolarité.* » Il en est, évidemment, de même pour les 20 000 élèves qui, chaque année abandonnent l'enseignement de la Communauté française de Belgique sans le moindre diplôme.

Maryse Hesse, dans une recherche pour l'INRP⁵⁶ s'est penchée sur les effets psychologiques des notations : « *Une appréciation positive renforce une volonté de travailler, donne plus d'assurance, valorise l'élève. Une appréciation négative engendre une mésestime de soi, une blessure chez l'élève fragile, une dévalorisation qui déstabilise l'élève et lui donne une image négative de lui-même et de ses capacités.* »⁵⁷ Alors que la note devrait être un élément positif de l'apprentissage, elle génère, lorsqu'elle est mauvaise, découragement, fissuration de l'estime de soi, angoisses, détérioration des relations familiales et désintérêt pour la matière.

Les premiers de classe ne sont pas mieux lotis, les effets de la note n'étant pas positifs sur le plan de la construction de la citoyenneté. Bien entendu, une note élevée renforce leur volonté de travailler, mais elle favorise surtout la compétition, l'individualisme et les comportements antisociaux. « *Etre parmi les premiers devient parfois l'objectif prioritaire* », poursuit Pierre Merle⁵⁸. On n'apprend pas pour soi, mais pour avoir de bonnes notes. « *Après le contrôle, le travail d'oubli fait rapidement son œuvre. Inversement, dans les systèmes éducatifs où les notes sont rares, les élèves apprennent davantage pour d'autres motifs: intérêt, curiosité, passion.* » Et de rappeler : « *L'essentiel de nos connaissances et compétences – faire du vélo, nager, parler, être attentif à autrui, etc. – n'ont pas été apprises à l'école, avec des notes, mais de façon diffuse, lors de la socialisation familiale et au contact d'amis. Les réels moteurs de l'apprentissage sont l'intérêt, un projet professionnel, les conseils des autres... non les notes* ».

⁵⁵ Cité dans LE TEMPS, A l'école, supprimons les notes, 14 décembre 2017

⁵⁶ L'Institut national de recherche pédagogique (INRP) - France

⁵⁷ Maryse Hesse. Les impacts de l'évaluation scolaire sur les élèves. <https://docplayer.fr/14713744-Les-impacts-de-l-evaluation-scolaire-sur-les-eleves.html>

⁵⁸ Cité dans LE TEMPS, A l'école, supprimons les notes, 14 décembre 2017

Enfin, les « bons » élèves, une fois leurs études supérieures terminées avec succès composeront une partie des élites économiques ou politiques. Leur expérience de l'école, totalement subjective, les conduira à une vision conservatrice de celle-ci. S'ils ont réussi, c'est que le système est bon. Seules la connaissance des études menées en docimologie pourrait leur faire comprendre combien leur vision de l'école est erronée et qu'elle doit évoluer.

Et Vellas et Baeriswyl de conclure : « *Le système d'évaluation actuel est un instrument de sélection incompatible avec la lutte contre l'échec scolaire. (...) L'institution doit donc aujourd'hui rompre avec une incohérence: demander aux professeurs de faire réussir chaque enfant tout en exigeant l'échec de certains par le maintien d'une évaluation notée.*

⁵⁹ »

Si la note est inefficace, comment faire, alors ?

En Finlande, pays en tête des classements PISA, les élèves sont appréciés une première fois par une évaluation à l'âge de 9 ans, mais de manière non chiffrée. Ils ne sont donc pas « notés ». L'enseignant se limite à dire si l'apprentissage est acquis ou en voie d'acquisition. Cette évaluation est accompagnée par une remédiation destinée à aider les élèves en difficulté. Les premières notes arrivent à l'âge de 11 ans, la note la plus basse étant 4/10. L'objectif est de ne pas décourager l'élève. La différence entre un 4 et un 0 est fondamentale. Avec un 4, il n'a pas compris et peut être remédié, tandis qu'avec un 0, il est tout simplement... nul !

Dans les écoles à pédagogies actives, on évalue les élèves sans les noter. Il n'y a pas de règles définies mais on utilise souvent un code couleurs généralement inspiré des feux de signalisation, adaptables d'une école à l'autre : « vert » pour un apprentissage acquis, « orange » pour un apprentissage « suffisant, mais pourrait être mieux acquis » et « rouge » pour un apprentissage non acquis et devant donc être remédié. L'objectif étant d'arriver au « vert », voire à l' « orange » pour tout le monde.

Ces évaluations « couleurs » sont accompagnées de longues appréciations par les enseignants. Si les points n'ont jamais indiqué à quelque parent (et encore moins à quelqu'enseignant) que ce soit, l'état des apprentissages de leurs enfants, le code couleur accompagné d'appréciations élaborées, est l'appréciation sans doute la plus juste. Non seulement, il indique si l'élève a compris, mais en outre, dans quelle mesure. L'important n'est pas de savoir s'il a mieux ou moins bien compris que les autres élèves, mais où sont ses facilités et ses difficultés. Mais aussi ce que l'enseignant va mettre en place pour remédier à ces difficultés. Ce ne sont donc plus les familles qui doivent gérer les difficultés d'apprentissage mais l'école et ses professionnels. Chacune et chacun étant enfin à sa place naturelle.

L'évaluation par la note – on l'a vu, choix jésuitique ancestral - a pour objectif la sélection par la compétition. Les conséquences sont toujours aussi dramatiques pour les élèves : « redoublement, passage, filière plus ou moins valorisée, mais aussi réputation dans la classe, qualité des rapports avec camarades, professeurs et parents... » ⁶⁰

⁵⁹ Vellas, Etienne et Baeriswyl, Eric (1995). Les cycles pédagogiques: un adieu aux notes ? in Vers le changement...espoirs et craintes. Actes du premier Forum sur la rénovation de l'enseignement primaire (novembre 1994), Genève, DIP, p.87-90.

⁶⁰ 1Fabrizio Butera, Céline Buchs, Céline Darnon (dir.), L'évaluation une menace ? PUF, Paris, 2011

En définitive, la notation serait une maltraitance ?

Rappelons-nous que l'échec scolaire tue !

« Si le redoublement est une maladie, le système (...) de notation, lui, peut tuer. C'est une véritable plaie qui exerce des effets nuisibles sur le moral, la confiance en soi et les performances des élèves.⁶¹ »

La note est un jugement de valeur : l'élève est « bon » ou « mauvais ». Elle évalue l'être humain en tant que tel et n'évalue pas les compétences qu'il a acquises.

Au-delà du problème des points, c'est du bien-être de tous les élèves qu'il s'agit. Est-il un enseignant celui qui est incapable de gérer une classe sans système de sanction ? Est-elle humaine, celle qui, pour ne pas être traité de laxiste par ses collègues ou par des parents, met en compétition des élèves et en échec les plus faibles ? Peut-on se trouver devant des jeunes dans l'espoir de les former à un esprit critique quand on est, soi-même incapable d'analyser une problématique aussi fondamentale que celle de la cotation, de la mise en compétition et de la sélection d'êtres humains ? Une sélection qui impacte et détruit la vie de millions de jeunes et de leurs familles, génère la discrimination, l'échec scolaire et la haine, chez les plus fragiles de notre société ?

Est-il juste ce système scolaire où, pour maintenir la réputation d'une école, il y a des quotas d'échecs à maintenir d'années en années ? Où systématiquement, il y a 6 classes de deuxième secondaire, mais seulement 5 de troisième et 4 de quatrième et donc où, chaque année, il faut casser 25 élèves, systématiquement, parce qu'il n'y a plus de place pour eux ?

Et ces parents demandeurs d'écoles « exigeantes » ? Issus de familles nanties, grâce auxquelles ils ont pu bénéficier d'un système scolaire qui les a épargnés en mettant les autres en échec, ils se permettent d'exiger que ces priviléges bénéficient maintenant à leurs enfants. Donc, au détriment des enfants de leurs anciens condisciples cassés par le système ! Ils veulent que l'on perpétue le système de l'échec scolaire au seul profit de leur milieu social !

Voilà le plus grand échec de l'école : elle forme une minorité de citoyens égoïstes et compétiteurs, de petits bourgeois qui seront prêts à voler la société pour acquérir plus de biens encore car ils refuseront de partager le bien commun qu'est notre planète. Et elle laisse sur le côté une majorité d'adultes qu'elle a cassé sur fond d'idéologie élitiste et d'une conception naturaliste de l'intelligence. Ce sera pourtant à ces derniers à tenter de se construire ce que l'école a été incapable de faire, une citoyenneté. Car eux seuls, au vu de l'échec des premiers, seront à même de construire une société plus juste et forcer l'école à se transformer de la cave au plafond.

Pire, les professeurs qui affectionnent tant cette école et ce système injuste ont été formés par ce système scolaire et sont les meilleurs exemples de ce grand échec. En les faisant réussir scolairement, ils les ont mis en échec dans leur humanité.

Et s'il est bien un pilier qui doit tenir cette société debout, en formant des citoyennes et des citoyens à co-construire le droit – et donc la Justice - et à le respecter, c'est l'institution scolaire. Celle-ci n'a jamais rempli son rôle, étant elle-même un lieu de non-droits.

⁶¹ Peter Gumbel, *On achève bien les écoliers*, Grasset 2010

Oui, l'échec scolaire tue. Les suicides d'adolescents sont la deuxième cause de mortalité après les accidents de la route. Et les notes, comme tout le reste de l'iceberg, font partie de ce harcèlement psychologique mis en place par l'école pour culpabiliser les jeunes qui vivent l'échec au quotidien. L'école est un important lieu de risques psychosociaux pour les élèves. Les phobies scolaires touchent environ 5 % des élèves âgés de 12 à 19 ans (soit au moins un par classe). L'échec scolaire engendre le sentiment d'incompétence acquise qui fera boule de neige et mènera vers plus d'échecs encore. La compétition entre les élèves et la pression des professionnels de l'école et/ou des parents amène du stress et de la souffrance. Des élèves vivent mal leurs différences (handicap, difficultés d'apprentissage, préférences sexuelles, transsexualité, ...) et leurs échecs.

Enfin, quelle est la part des problèmes vécus à l'école dans les tentatives (ou réussites) de suicides des adolescent·e·s ? Si, souvent il n'est pas le seul critère qui mène au désespoir et aux idées de suicide, il n'est pas innocent de penser que c'est la goutte de trop, celle qui mène au passage à l'acte. Dans toute tentative de suicide d'un enfant, l'échec scolaire doit être questionné. Les points en sont l'outil !

Quelles sont les alternatives à la note ?

Supprimer les notes pour supprimer les notes et les remplacer par une autre forme de cotation sans réflexion préalable ne va pas changer grand-chose. Il faut d'abord se demander pourquoi supprimer les notes et se donner des objectifs de réussite pour tous les élèves. On peut, en effet, reproduire la sélection et hiérarchiser sa classe avec des couleurs ou des smileys, plutôt qu'avec des notes.

C'est l'esprit que l'on veut insuffler dans sa classe ou dans son école qui sera le plus important et non le dispositif que l'on choisira. Cela ne se fait pas du jour au lendemain. Abandonner l'« évaluation sanction », au profit d'une « évaluation bienveillante » est un projet qui doit mûrir et être accompagné d'une vaste réflexion, de lectures et de recherches personnelles ou en équipe.

Quel que soit le dispositif choisi, celui-ci nécessitera un investissement plus important de la part de celle ou celui qui se prépare à devenir enseignante ou enseignant. Mettre des notes, écrire un nombre sur une feuille, pratiquer la sélection d'élèves, tout le monde sait le faire, à commencer par les professeurs qui n'enseignent pas. Les notes, permettent précisément de ne pas enseigner (transmettre les savoirs à tous les élèves). Le nouveau dispositif, au contraire, ne visera plus cette sélection et aura pour but d'aider l'élève, individuellement, à progresser, par l'évaluation formative.

Il faudra travailler sur les conditions d'évaluation. L'enseignant sera plus attentif à chacun des élèves, devra observer leurs difficultés, les accompagner dans un climat serein afin de ne pas les stresser et leur permettre de faire émerger leurs aptitudes réelles.

L'évaluation bienveillante est incompatible avec un climat de classe compétitif. La relation entre enseignant et élève doit être basée sur la confiance réciproque. Un enseignant est, par définition, convaincu du « concept d'éducabilité » : tous les élèves sont doués pour l'étude. Il laisse s'exprimer toutes les formes d'intelligences et exploite tous les talents. Il leur apprend à être critiques et exigeants vis-à-vis d'eux-mêmes, les encourage à dire leurs difficultés, mais aussi, à se dépasser, à faire profiter les autres de leurs acquis.

Il faudra imaginer des évaluations plus intelligentes. En effet, on sait que les professeurs construisent ces évaluations non pas pour aider les élèves, mais pour faire leur courbe de Gauss, en mettant

intentionnellement en échec les élèves les plus « faibles ». Il faudra se donner du temps pour faire les corrections et indiquer aux élèves ce qu'ils doivent faire pour progresser. Pour cela il faut identifier rapidement les difficultés de chaque élève afin de lui permettre de les surmonter.

Ensuite, les « bulletins » seront à repenser. Ne plus mettre de notes implique d'évaluer sur base des savoirs et compétences acquis, les uns après les autres. Cela nécessite aussi de donner le droit à l'erreur, c'est-à-dire de n'évaluer que positivement, et permettre à chaque élève de réessayer, même plusieurs fois afin de se corriger. Tout cela avec bienveillance, sans ne plus émettre de jugement sur la personne. Eviter la mise en échec, s'entourer d'aides car on n'a que deux mains (de tuteurs, par exemple) pour remédier et réexpliquer si c'est nécessaire.

Modifier le bulletin doit impérativement s'accompagner de pédagogie avec les parents. N'étant pas enseignants, ils seront perdus de ne plus avoir de points, car leurs repères vont changer : « Comment savoir si mon enfant a compris, s'il est premier de classe ou dans la moyenne ? » Changer de dispositif d'évaluation nécessite le soutien des parents. Il faut les convaincre que c'est mieux pour leur enfant. Les plus difficiles à convaincre seront les parents de « bons » élèves qui tiennent à la compétition, puisque leur enfant s'en sort.

L'évaluation par compétences vaut mieux que l'évaluation par notes. L'enseignant peut, par exemple, apprécier avec un code couleurs (vert pour « acquis », orange pour « satisfaisant » et rouge pour « pas encore acquis »). Cette manière de faire permet de donner à chaque élève une indication sur ses apprentissages, beaucoup plus précise que les points. La note ne dit jamais si l'élève a acquis ou non ses apprentissages. Il peut avoir 20 sur 20 et avoir de grosses lacunes. Et, que représente un 13 sur 20 par rapport à un 15 ? Un 9, par rapport à un 11 ? La note est synthétique mais imprécise. L'objectif de l'évaluation formative est de guider l'élève et non plus de chercher à le classer par rapport aux autres élèves de la classe.

L'avantage de l'évaluation formative c'est que l'élève (mais aussi les profs et les parents) ne se focalise plus sur celle-ci, mais sur les commentaires éventuels de l'enseignant et sur le fait que le savoir est acquis ou non.

En évaluation formative, le rôle de l'erreur est essentiel. Elle n'est plus vue comme une « faute », quelque chose de « mauvais », un « échec ». Elle change de statut devenant une aide à l'apprentissage et source de savoirs nouveaux, tout comme dans la vie quotidienne. On n'apprend jamais sans erreurs. Il faut apprendre à les surmonter pour pouvoir avancer.

L'évaluation formative réduit fortement les comparaisons sociales. On ne peut se comparer avec des couleurs. Si tu n'as pas acquis l'apprentissage contrairement à moi, je vais t'aider à y arriver. L'objectif de tous les élèves est la réussite du plus grand nombre et non plus la compétition et c'est donc aussi, la fin de l'individualisme.

Les apprentissages deviennent « communs ». Le tutorat va de pair avec eux et la triche disparaît au profit d'une envie d'apprendre. Il n'y a plus de notes faibles qui réduisent ou cassent la motivation des élèves⁶².

⁶² Philippe Guimart a montré que 75% des élèves ont « peur d'avoir de mauvaises notes » - Guimart Philippe et al. (2015), « Le bien-être des élèves à l'école et au collège », Éducation et formations, n° 88-89, p. 163-184.

Dès lors, diminution du stress et de l'anxiété face aux cotations, qui sont défavorables aux apprentissages. Finie la peur du mauvais résultat, des quolibets des « camarades » de classe, des reproches parentaux.

Supprimer les notes, ne serait-ce pas tromper les élèves ?

Toutes les recherches en docimologie ont démontré le contraire. Résumons-nous :

On a vu que les notes évaluent très imparfairement les savoirs des élèves. Elles servent surtout à les classer et à pratiquer une sélection, les plus « forts » pouvant passer en classe supérieure et les plus « faibles » devant redoubler ou être orientés vers des filières professionnelles (en secondaire) ou vers l'enseignement spécialisé (essentiellement en primaire). La note n'est donc pas un thermomètre⁶³ qui indiquerait la température (le niveau de savoir) de l'élève. Pour la majorité des notes entre 7 et 13 sur 20, la différence réelle de compétences est imprécise et variable selon le correcteur⁶⁴, ceux-ci évaluant différemment les copies selon l'ordre de celles-ci.

On a vu aussi que les biais sociaux de notation liés aux informations extrascolaires relatives aux élèves influencent largement les professeurs, notamment l'âge, le sexe, l'origine sociale, ..., de l'élève. L'existence de ces biais est avérée par toutes les études psychologiques et sociologiques sur la notation.

La note ne sert certainement pas de motivation. Les 20 000 élèves qui, en moyenne, quittent chaque année notre système scolaire sans diplôme n'ont certainement pas été motivés par les notations qu'ils ont reçues de leurs professeurs. Au contraire, ceux-ci, par une notation sélective, les ont cassés parfois pour la vie entière. Chacun le sait sans avoir lu les études en question : la bonne note motive, tandis que la mauvaise note crée une image négative de soi et handicape les futurs apprentissages. Les résultats ne sont pas plus favorables aux « bons » élèves puisque la notation favorise la compétition et l'individualisme égoïste, tout comme les comportements antisociaux⁶⁵.

Parmi ces comportements antisociaux, on trouve le besoin de savoir où on se situe par rapport aux autres, afin de s'assurer qu'on fait partie des « meilleurs ». La notation est un système d'évaluation qui incite à la tricherie⁶⁶. Pour assurer ces premières places, ces mêmes « bons » élèves sont parfois amenés à tricher. Cela pose un problème à la société toute entière puisque ces jeunes seront sans doute ceux qui occuperont les places à responsabilité dans le futur. De leur côté, les élèves en difficulté ne cherchent en aucune manière à savoir où ils se situent par rapport à leurs pairs. Ils craignent les dernières places comme la peste. La notation fait détester l'école et crée l'anxiété et la phobie scolaire.

Enfin, contrairement aux discours de certains professeurs qui savent tout et peu soucieux des résultats des recherches en docimologie, travailler pour des « points » ne permet pas aux élèves d'apprendre. Dès qu'ils savent qu'un travail sera noté, ils vont travailler uniquement pour la note, en espérant avoir la meilleure ou la moins mauvaise qui soit. Ils sont focalisés sur les notes et non sur les connaissances. Une

⁶³ «« Ce n'est pas une bonne idée de supprimer les notes. C'est absolument indispensable d'avoir des points de repère (...). Casser le thermomètre ne sert absolument à rien. » Luc Ferry, RTL, 9 octobre 2012. Luc Ferry était opposé à la suppression de la notation comme l'avait envisagé un temps Najat Vallaud-Belkacem.

⁶⁴ Jean Aymes, « Une expérience de multicorrection », Bulletin de l'Association des professeurs de mathématiques de l'enseignement public, n° 321, 1979 ; Pierre Merle, Les notes. Secrets de fabrication, PUF, 2007 ; Bruno Suchaut, La loterie des notes au bac. Un réexamen de l'arbitraire des notes au bac, IREDU, 2008.

⁶⁵ Fabrizio Butera, Céline Buchs, Céline Darnon, L'évaluation, une menace ? PUF, 2011.

⁶⁶ Pascal Guibert, Christophe Michaut, « Les facteurs individuels et contextuels de la fraude aux examens universitaires », Revue française de pédagogie, n°169, 2009.

fois le travail rendu, ou le contrôle passé, le cerveau fait son travail d'oubli. Seule la mémoire à très court terme a été employée par les élèves et, en somme, ils n'ont rien appris, ou si peu.

La seule manière d'apprendre, à quelqu'âge de notre vie – et à fortiori quand on est enfant ou étudiant – sont l'envie, l'intérêt, la curiosité, la passion et le plaisir. La note empêche ces sentiments d'émerger.

Pour toutes ces raisons, il est impérieux de choisir d'autres formes d'évaluations sans notations, même par appréciation (les fameux 'Très bien', 'bien', 'satisfaisant', etc.). La meilleure manière d'évaluer est l'évaluation des compétences et des savoirs progressivement, sur base d'évaluations formatives. Cette évaluation est beaucoup plus précise. Elle favorise les progrès scolaires mais nécessite de ne plus « donner cours », mais d'« enseigner ». Ne plus mettre en compétition dans un objectif de sélection, mais avoir la volonté de transmettre à tous les élèves, sans distinction aucune, tous les savoirs, savoir-faire et savoir-être qui leur permettront de maîtriser toutes les compétences à acquérir.

Comment font les pédagogies actives, qui n'utilisent pas la note ?

Des enseignants-citoyens, au sein de leur classe, et des écoles-citoyennes ont arrêté les notes depuis parfois des années. Les choses ne se sont pas faites du jour au lendemain. Il faut y aller progressivement, sauf si c'est un choix d'équipe pédagogique très volontariste, mais même dans ce cas, réflexion vaut mieux que précipitation.

L'important est de permettre à tous les élèves de s'inscrire dans leurs apprentissages afin d'y trouver du sens et surtout du plaisir. La compétition est un mauvais choix, il faut donc les former à la coopération. La pédagogie du même nom est validée depuis des décennies, initialement dans les pays anglo-saxons, mais elle trouve de plus en plus sa place dans nos systèmes éducatifs. Pour changer l'école, il est impératif de changer de méthode d'enseignement et de faire de la pédagogie⁶⁷.

En pédagogie coopérative, on utilise généralement un système d'évaluation simple : Parfaitement acquis (vert), correctement acquis (orange), en voie d'acquisition (rouge). Les deux premiers degrés pouvant être fusionnés. Une fois qu'un savoir est acquis, peu importe si c'est avec brio ou si cela a été acquis en suant toutes les gouttes de son corps. L'important étant le fait que l'apprentissage est intégré, point !

Evaluer prend du temps. Ce n'est pas souligner quelques fautes et inscrire une note peu réfléchie à la va-vite. Evaluer c'est chercher à comprendre le cheminement de chaque élève, voir où il « accroche » afin de lui expliquer comment éviter les écueils et progresser. C'est aussi réfléchir à la remédiation immédiate que l'on va mettre en place avec lui, avec son aide et celle des autres, dans un tutorat qui fera progresser tout le monde : tutoré et tuteur.

Evaluer c'est aussi faire des bulletins autrement. Des bulletins sans points, mais qui reprennent l'état des lieux : chaque apprentissage avec son évaluation, le tout, accompagné de commentaires les plus pointus possibles. Chaque élève est évalué dans chacune des disciplines. Un instituteur rédigera entre 8 et 20 lignes pour chaque banche. Un professeur en fera autant pour chaque élève dans la ou les disciplines qu'il enseigne. Par exemple, un instituteur évaluera le comportement dans les apprentissages, les apprentissages en mathématique, en français, en éveil, dans les apprentissages coopératifs et au niveau

⁶⁷ A contrario de ce qui se fait « traditionnellement » dans nos écoles, c'est-à-dire de l'A-pédagogie (avec alpha privatif) : de l'enseignement frontal, de la compétition et de la sélection. Bref, du cassage d'élèves.

du développement personnel. Il laisser les cours philosophiques, la seconde langue et l'éducation physique aux professeurs spécialisés. A raison de 5 à 15 lignes par discipline, il rédigera, entre 1500 et 2000 lignes pour ses 25 élèves, lors des « grands » bulletins. Moitié moins pour les bulletins intermédiaires. Cela représente une cinquantaine de pages, soit 2 par élève.

Mais c'est important. Mieux que les points, ces évaluations permettront aux élèves (et à leurs parents) de savoir où ils en sont par rapport à chaque apprentissage et ce qu'il y a lieu de mettre en place en termes de remédiation immédiate (en classe), par la suite. Dans ce système d'évaluation, il n'y a plus de « mauvais » élèves. Par définition, tout le monde des « bon », mais tout le monde n'a pas nécessairement facile à apprendre. Ensemble, et avec l'aide de tous, « on » va y arriver.

Concernant les diverses approches pédagogiques, il est difficile d'être exhaustif, tant les évaluations se font de manières différentes selon les écoles, même parmi celles adhérent à un même courant pédagogique. Voici quelques exemples de ce qui se fait dans certaines de ces écoles :

1. Pédagogie Freinet

Dans les écoles à pédagogie **Freinet**, l'objectif n'est pas la performance de l'élève mais plutôt son épanouissement. Ce dernier apprend à avoir confiance en lui et à être en pleine possession de ses qualités.

Les élèves reçoivent des brevets de compétences et des ceintures de comportement. Les brevets jalonnent la scolarité de l'enfant. L'évaluation devient ainsi naturelle et s'inscrit dans un travail coopératif. En pédagogie Freinet, l'évaluation revêt trois aspects importants⁶⁸ :

- l'évaluation de l'enfant par lui-même ou autoévaluation ;
- l'évaluation de l'enfant par le groupe ;
- l'évaluation de l'enfant par le maître.

Les bulletins se terminent toujours par la rubrique « Conseils pour progresser ».

2. Pédagogie Decroly

Dans les écoles **Decroly**, pour motiver les élèves, les professeurs comptent sur le plaisir de progresser, de comprendre, de faire soi-même, d'être dans "l'élan". "On travaille pour avoir de bonnes appréciations, pour ne pas être à la ramasse". Et s'il n'y a pas cet "élan" ? Qu'à cela ne tienne, les adultes patientent. "Tu as décidé de ne rien faire, c'est ton problème, mais ne distrais pas les autres".

Les mots remplacent les notes. Ils sont bienveillants, par principe. L'école Decroly pratique depuis 60 ans une forme d'évaluation par compétences. Les appréciations des professeurs sur les bulletins sont de vrais romans feuilletons⁶⁹.

3. Pédagogie Montessori

Dans les écoles **Montessori**, l'évaluation a lieu au fur et à mesure du déroulement des ateliers. L'enseignant prend le temps d'observer chacun de manière individuelle ...la régularité sur l'année de ces

⁶⁸ Pour l'évaluation en pédagogie Freinet, lire le Nouvel Educateur n° 189 - Evaluer, s'évaluer en pédagogie Freinet consultable sur <https://www.icem-pedagogie-freinet.org/le-nouvel-educateur-189>

⁶⁹ <https://www.nouvelobs.com/education/20141210.OBS7432/decroly-l-ecole-qui-a-renonce-aux-notes-il-y-a-60-ans.html>

ateliers permet aux élèves de prendre le temps de faire leurs apprentissages et aux enseignants de se poser pour observer chacun d'eux.

Dans les petites classes, l'évaluation est davantage gérée par l'adulte même s'il invite progressivement l'enfant à identifier et verbaliser les critères de réussite et à avoir ainsi un regard sur ses apprentissages. Le cahier de réussite permet à l'enfant de prendre conscience de ses apprentissages.

En moyenne section, l'élève est de plus en plus associé à l'évaluation grâce aux tableaux d'autoévaluation ; en fin d'année il évalue « seul » ses compétences concernant les ateliers Montessori.

En grande section, l'élève s'autoévalue, il perçoit les étapes successives à dépasser pour atteindre un objectif final. Il se met en projet.

Le cahier individuel de suivi permet au maître de suivre les activités menées par l'élève qui coche les activités qu'il réalise. Il permet à l'élève de se repérer.

Au bout de ce dossier, quelle est votre conclusion ?

La position de la Ligue des Droits de l'Enfant est claire :

1. Dans les écoles qui disent respecter les droits des élèves, il est urgent de supprimer les notes !

Pour Claude Lelièvre⁷⁰, supprimer les notes est le contraire du laxisme : *Il s'agit de définir l'ensemble des connaissances qu'il n'est pas permis d'ignorer. Si ces connaissances sont jugées indispensables, il ne devrait pas être permis de pouvoir compenser. Car ce que permettent les notes, ce sont les moyennes. Avec une moyenne, vous pouvez passer d'une classe à l'autre si vous êtes capable de compenser vos lacunes avec vos atouts. Ce n'est pas être laxiste que de supprimer les notes, c'est le contraire, c'est exiger une réelle connaissance dans toutes les matières que l'on juge essentielles. Les autres arguments, autour de la motivation ou de la crispation engendrées par la note, viennent polluer le débat. La vraie question est là: accepte-t-on de valider des compétences jugées indispensables puisqu'elles font partie du socle commun tout en permettant de ne pas les connaître puisqu'elles se compensent?*

2. Il est urgent de réduire les inégalités sociales et scolaire

Selon une étude du CNRS au cours de l'année 2014-2015, dans l'académie d'Orléans-Tours, la suppression partielle de la notation à l'école permet de réduire de moitié les inégalités des performances scolaires entre les élèves des différentes classes sociales. Supprimer partiellement les notes a des résultats positifs. Les apprentissages passent mieux, et les inégalités liées aux origines sociales se réduiraient significativement.

3. Il est urgent que l'école devienne un lieu de droits

Nous avons vu que la notation traditionnelle est aléatoire, dépendant d'un professeur et d'un établissement à l'autre. Elle comporte de nombreux « biais », qui sont autant d'erreurs systématiques d'appréciations liées aux stéréotypes inconscients de chaque professeur. Rappelons-nous que les redoublants, par exemple, sont notés plus sévèrement, les enfants de milieux modestes sont

⁷⁰ Claude Lelièvre, l'historien de l'éducation in Supprimer les notes, « c'est le contraire du laxisme » - Le Figaro, 11/12/2014.

systématiquement notés de manière plus stricte que ceux provenant d'un milieu aisé, le genre de l'élève influera sur la cotation, les filles étant plus « sages » que les garçons, elles seront notées de manière plus indulgente. Par contre, en mathématique, ce sont les garçons qui seront surcotés.

4. Il faut l'école cesse d'être un lieu de souffrances.

La note est profondément injuste. Elle démotive les élèves en difficulté scolaire. Les notes faibles provoquent le processus psychologique d'*« incompétence acquise »* : les élèves ont acquis le sentiment qu'ils sont incompétents, sont découragés, laissent tomber les bras, ce qui bloque le processus d'apprentissage. La comparaison systématique à des élèves plus « forts », provoque l'apathie chronique, le burn out et des phobies scolaires, le décrochage d'abord interne, puis progressivement de l'absentéisme, ou encore de la violence résultant d'un profond sentiment de révolte.

5. Il faut une école de la réussite pour toutes et tous.

Selon que l'on est issu d'un milieu défavorisé ou non, on ressentira la note comme injuste ou non et on sera en échec ou non. Cette reproduction des inégalités sociales qui touche les enfants des milieux populaires et qui est causée par les pratiques de sélection des professeurs et les écoles, est inacceptable dans un Etat de droit, même libéral. Que les enfants de milieux populaires finissent dans les filières de relégation alors que ceux des familles plus aisées ont droit de faire des études supérieures, est une ignominie sans nom. Les droits de l'enfant sont clairs, chaque enfant bénéficie des mêmes droits que les autres. A l'école donc à veiller à ce que les droits des enfants entre 3 et 18⁷¹ ans soient respectés.

⁷¹ Voir même au-delà de 18 ans, si le système scolaire a fait perdre injustement une ou plusieurs années à un élève, par un ou plusieurs redoublements.